

2

les feuilles, titres,
Ferien 22

DEUX POST-SCRIPTUM

1

Je pourrais encore répondre à M. Paul Souday que lui non plus ne supporte pas qu'on le contredise, même avec courtoisie, et que le charme de notre échange consistait à discuter de dadaïsme et de Boileau en première page d'une des feuilles les plus graves du monde. Un peu d'air entre deux colonnes.

Mais je mentirais. L'affaire porte plus loin.

La réponse à ma réponse m'accuse d'être de l'école du bon sens. Je l'avoue. M. Paul Souday en reste au bariolage "moderniste" et à cette vieille conception du nouveau qui marche sur la tête. Or, j'aime le nouveau qui marche sur ses pieds. Le chemin seul importe.

Il est naturel que, partant de ce malentendu, M. Souday prenne pour des fantaisies plus ou moins drôles, du néo-classicisme inoffensif, des ouvrages qui ne relèvent en aucune sorte de l'humour ni du désordre, qui évitent la mode, et qui doivent donc déplaire aux uns par leur audace, aux autres par leur sobriété.

L'équilibre est chez moi pire qu'un équilibre. C'est une question de vie ou de mort : je marche sur une corde raide. Comme je suis sujet au vertige, l'exercice ne laisse pas d'être quelquefois

périlleux. Chaque phrase écrite ou dite, le moindre de mes actes représentent un point de gagné sur la chûte, car le vide pompe de toutes ses forces.

Rien de plus incompréhensible pour le spectateur ne voyant ni vide ni corde que ma gesticulation. Ajouterai-je : l'ombrelle que je bouge autour de moi.

Cette pantomime du milieu de la course (alias : du milieu de mon âge) nécessite des gestes moins larges et des arrêts à cause du ballant plus fort de la corde. Gestes et arrêts abusent même Epstein lorsque son œil me cinématographie d'un bout à l'autre. Il se trompe sur les mobiles de ma prudence. Alors que je m'efforce vers le but, il croit que je l'évite.

Je ne demande pas à M. Paul Souday d'avoir les appareils d'un Epstein. Son objectif enregistre de temps en temps une image de moi floue et sautillante.

Si Epstein découvre la corde où il voyait la terre ferme, ce qu'il prend pour une petite danse lui deviendra beau.

M. Paul Souday se refuse à croire que je n'ouvre jamais un journal et que je ne m'abonne pas aux agences. C'est pourtant vrai. Mais certains articles s'imposent, on nous les apporte, on nous les affiche.

Après l'affichage, comment voulez-vous que comptent pour moi le respect de la critique, la politesse mondaine, la crainte que TEMPS ou NOUVELLE REVUE FRANÇAISE me houspillent. Vu ma posture, houspiller veut dire : pousser l'acrobate. Or je travaille sans filet. Je dois donc me défendre et, si possible, prendre les devants.

Sensible ? Non. Notre cerveau est une figure de boxeur.

Plus que sensible ? Oui. Un malaise mortel m'accompagne.

Je disais plus haut : Comme je suis sujet au vertige l'exercice ne laisse pas d'être périlleux ". Il fallait écrire : " ne laisse pas d'être atroce ". Le bon-sens n'est pas toujours de tout repos. Laissez-moi vous répéter une phrase de Francis Picabia. Je la trouve magnifique :

Voyez-vous, me disait-il, vous êtes comme moi de la catégorie des officiers de marine qui ne guérissent jamais du mal de mer.

2

Ma lettre ouverte dans COMEDIA du 10 janvier 1922 en réponse indirecte à certaine campagne de presse musicale, pouvant être mal comprise, j'y joins ce P. S.

Impossible de nous brouiller Honegger et moi. Les musicographes usent leur encre. Comme moi, Honegger déteste la politique. C'est le plus loyal, le plus modeste des hommes. Je l'admire, et il m'aime beaucoup. Je suis libre de désapprouver certaines de ses formules, il est libre de ne pas goûter toutes les miennes. Il nous reste assez de terrains d'entente, ne seraient-ce que nos mélodies et l'Antigone que nous projetons d'écrire. Je lui envoie mon amitié publiquement, et je le félicite de son attitude vis-à-vis de ceux qui se servent de son œuvre contre les nôtres.

JEAN COCTEAU.